Zeitschrift: Le pays du dimanche

Herausgeber: Le pays du dimanche

Band: 3 (1908)

Heft: 109

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : un duel

Autor: Grimblot, Edouard

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-257519

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 25.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

et communications
S'adresser
a la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche

à

Porrentruy

TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Les vingt-sept premiers Vendéens

Au village de Pin-en Mauges, situé près de Beaupréau, dans une chaumière de pauvre apparence, deux hommes et une femme conversaient au lever du jour.

La fem ne, qui était je une et belle, allaitait un eufant. Quatre berceaux d'osier était occupés par quatre autres enfants, qui som-

meillaient encore. Dans un des coins de la salle. M. l'abbé Saulnier, l'un des deux hommes, disposait sur une table des linges et autres objets nécessaires à la célébration de la messe ; à l'au're extrémité, Cathelineau se livrait à l'exercice de son état, il boulangeait. Le changement opéré en loi par la nouvelle de la mort de Louis XVI n'avait point été éphémère; sa physionomie gardait son caractère natif de douceur et de simplicité, mais il s'y joignait à présent une expression méditative ; son œil, indécis naguère, brillait d'une mys ique ardeur ; l'apathie avait fait place à la fermeté calme, mais intrépide. Il venait de parler ; sa jeune femme le regardait avec un craintif étonnement. Le prêtre, discontinuant ses préparatifs, avait croisé ses bras sur sa poitrine et semblait hésiter.

— Que Dien vous conseille, mon file, ditil enfin; votre dessein est grand et périlleux; l'assistance divine peut le renûre exécutable, mais il ne m'apparient point de mettre ma voix dans la balance; je remplis un ministère de paix.

- Les républicains sont cruels et sanguinaires ; il ne faut point les irriter, mon homme, dit doucement la jeune femme.

Puis elle ajouta en frissonnant :

Feuilleton du Pays du dimanche 3

Un Duel

par

Edouard Grimblot

Augier, regrettant maintenant la démarche de notre camarade, me pressait d'arrêter les négociations. J'allais céder, lorsque M. de C... entra.

C'était un grand et solide garçon, haut en couleur, ayant conservé l'allure militaire sous l'habit bourgeois, et portant à sa boutonnière le ruban de la Légion d'honneur... un vrai. Figure ouverte, mais tempérament sanguin, qui justifiait très bien sa réputation.

- Ils nous tueraient nos enfants!

— Renée, dit le paysan, c'est Dieu qui nous les a donnés ; ils sont à Dieu.

La jeune femme baissa la tête d'un air résigné; l'abbé Sauinier, profondément attendri par cette parole qui mettait à nu, sans emphase, l'ardent et complet dévouement de Cathelineau, marcha vers lui et prit sa main:

Faites suivant votre conscience, mon fils, dit il; la Providence a éclairé votre cœur simple; une transformation que reconnatrait le plus aveugle s'est faite en vous. Peut-ètre fûtes-vous élu pour relever la croix tombée et venger les outragas prodigués au nom du Christ; allez, combattez, et que l'E-prit Saint soit avec vous!

— Combattre! s'écria Renée en serrant son enfant contre son cœur.

— Et vous, ma fille, reprit le prêtre, priez et remerciez Dieu, car les temps de martyre sont revenus.

Un bruit de pas se fit entendre en dehors; l'abbé Saulnier se remit à son pieux travail! Cathelineau quitta tout son attirail de boulanger et endossa rapidement son pius bel habit des dimanches. On frappa à la porte; Renée alla ouvrir. Vingt-six paysans, tous parents ou ailiés de Gathelineau, entrèrent; ils avaient été convoqués la veille par l'aîné des fils du boulanger, et ne savaient en rien ce dont il s'agissait. A la vue du bon prêtre, leur ancien curé, dont ils étaient séparés depuis plusieurs mois, ce furent des transports unanimes et bruyamment manifestés.

Tous entourèrent l'abbé Saulnier: les uns baisaient ses mains avec larmes ; d'autres, ne pouvant approcher, touchaient respectueusement les pans de sa soutane : l'abbé Saulnier avait revêtu pour la solennité qui

Il marcha droit à Augier, qui s'était aussitôt levé. Bien que la salle du café fût pleine, un grand silence se fit. La dame du comptoir, jugeant le moment de l'émotion venu, jeta un petit cri et fit semblant de s'évanouir dans les bras d'un garçon de salle qui fléchit sous le poids de sa majestueuse rotondité.

— Lieutenant, dit M. de C... en s'adressant à Augier, j'ai regret de ce qui s'est passé hier. Une contrariété intime m'a fait répondre à votre juste reclamation sur un ton un peu brusque; et si, comme me l'a affirmé M. Paule, c'est involontairement que vous m'avez effleuré de votre gant, je vous dois des excuses et suis prêt à vous les faire publiquement.

Et il tendit loyalement sa main à Augier. Cette déclaration avait été faite d'une voix claire, bien que l'émotion la fit un peu se préparait ses habits sacerdotaux. Les transports redoublèrent lorsque Cathelineau annonça qu'on allait célébrer le Saint Sacrifice; il y avait si longtemps que ses hommes pieux et habitués à regarder la religion comme le premier, l'anique b soin, étaient privés de l'accomplissement de leurs devoirs de chrétiens!

La messe fut célébrée. Au milieu du recueillement général, Cathelineau se distingua par son austère et grande ferveur. Lui seul ayant pu se préparer, reçut la communion des mains de l'abbé Saulnier. Quand l'office fut terminé, Cathelineau fit asseoir ses hôtes sur des bancs disposés à l'avance. Ceux-ci le regardaient avec étonnement, ils ne l'avaient point revu de puis son voyage à Beaupréau; quelque chose en lui leur semblait extraordinaire.

— Mes garçons, dit-il, je suis un ignorant et j'aurais voulu que'qu'un pour parler à ma place. M. le recteur a refusé de le faire : je vais tâcher de m'exprimer comme il faut. Les gens de le Conventio : avaient chassé du trône. comme vous savez, notre bon roi Louis XVI, qui était un saint homm. Ensuite, il l'ont mis en prison.

— En prison! répétèrent avec stupéfaction les paysans qui ne ravaient rien encore: le roi!

— Oni, c'était une méchante action, n'estce pas ? Cependant, tant que vivait encore Louis XVI, il y avait espoir de le voir reprendre sa couronne et relever l'autel...

Est-il donc mort ? s'écria-t on.

— Mort !... mort assassiné !

Les vingt six paysans se levèreat d'un mouvement commun: l'épouvante et la stupeur étaient peintes sur tous les visages.

- Il est mort! reprit Cathelineau. Main-

trembler. On voyait assez que M. de C... faisait violence à sa nature.

Augier s'inclina en serrant la main qui lui était tendue.

On s'assit et l'on causa d'autre chose.

Mais il y avait une sorte de contrainte dans la conversation. Envisagée au point de vue mondain, la démarche de M. de C... avait quelque chose d'anormal. On se l'expliquait difficilement. Paule cherchait vainement à retrouver son ancienne gaieté pour animer l'entretien. Il y perdait ses peines, et un silence glacial se fût bientôt établi, si M. de C... n'eût mis fin à cette situation pénible en quittant la salle après avoir salué tous les officiers et tendu à Paule une main que celui ci serra chaleureusement.

Dès que la porte se fut refermée sur lui,

tenant, qui nous rendra nos prêtres? qui relèvera notre croix?

Le silence continuait ; Cathelineau fit un

pas en avant.

— N'avons-nous ni cœur ni bras? demant-il.

Et comme ses parents levaient sur lui un regard interrogateur, il s'écria tout à coup :

— Dieu et le roi! tous deux insultés, trahis, chassés, l'un du sanctuaire, l'autre du trône Combattone, mes fils, et nous remporterons la victoire!

Les vingt six paysans se comptèrent avec effroi, ils ne répondirent point en cre. Cathelineau, qu'animait en ce moment un enthousiasme extraordinaire, se précipita sur l'antel et saisit le crucifix;

— Jésus, dit il en tombant à genoux, je

serai donc seul à mourir pour toi!

— Ecoute, garçon, dit Etienne Manceau, frère de Renée, nous ne refusons pas ; où tu iras, nous voulons bien aller, mais nous ne sommes pas beaucoup pour attaquer les bleus.

— En conscience, c'est la vérité, reprit un autre, nous ne sommes pas assez.

Cathelineau s'était relevé; il sentait sa

cause gagnée.

 Les gens du Bocage sont tous frères en croyance, dit il; nous aurons des milliers de combattants.

Et, incontinent, il développa un plan de prosélytisme clair, simple, à la portée des intelligences les moins avancées; les paysans comprenaient et se sentaient venir courage. L'abbé Saulnier écoutait, pris d'une véritable admiration.

— Nous combattrons quand nous serons cinq cents, dit en terminant Cathelineau; notre cocarde sera le cœur de Jésus, notre étendard sera la croix; qu'elle se montre une fois victorieuse, et les défenseurs ne lui manqueront pas!

- Et qui sera notre chef? demanda

Etienne Manceau.

- Cathelineau! s'écrièrent tout d'une

voix les autres paysans.

Celui-ci refuse, comme il devait refuser plus tard le titre de généralissime de la grande armée catholique et royale. Il fallut de longues prières et l'influence de l'abbé Saulnier pour vaincre sa modestie. Il accepta enfin.

Alors eut lieu une scène aussi solennelle qu'imposante. L'abbé Saulnier prit le crucifix; chaque paysan vint à son tour s'agenouiller devant la divine image et faire serment d'obéissance à son nouveau chef: la guerre vendéenne était commencée.

Paul FÉVAL.

des ricanements partirent des tables occupées par quelques élégants du cru.

D puis la defense de 1472, le caractère du bourgeois de Beauvais est éminemment belliqueux. La dame du comptoir ellemême crut devoir s'associer à la pensée traduite par ces ricanements en poussant un profond soupir et en jetant un coup d'œil significatif à la statue de la vaillante Jeaune Laîné, surnommée Hachette, l'héroïne de Beauvais, qu'on apercevait à travers les vitres.

L'esprit jaloux et médisant des petites villes attribuait volontiers à une défaillance les excuses de M. de C... On lui en voulait d'ailleurs de tuer dans l'œuf un snjet de conversation qui eût défrayé Beauvais pendant quinze jours.

(A suivre.)

Mon premier client

— Entrez! m'écriai je en entendant heurter à la porte de mon cabinet.

Et soudain, dans l'encadrement, je vis apparaître Ernest, mon vieux camarade d'études.

Il était changé, raidi dans une redingote sévère et gourmé comme doit l'être un magistrat qui se respecte.

Mais je le reconnus tout de suite et je me levai en hâte pour lui donner une fra-

ternelle accolade.

D'un bond, ma pensée se reporta anssitôt à ces jours heureux de notre vie d'étudiants à Paris, où lui, à l'Ecole de droit, moi à l'Ecole de médecine, nous menions nos études avec une prudente modération, déjà ennemie du surmenage.

- Sapristi, mon cher, me dit Ernest, sais-tu que tu es presque introuvable?

Et, de fait, je n'avais même pas songé à la singularité de la visite de mon ami, tant j'étais heureux de le revoir.

Tu déguerpis de Paris sans tambour ni trompette pour venir t'enterrer en province. A Genolhac!..... Et quand je me présente dans cette ville, tu n'y est plus!..... On m'apprend que tu es au Vialas!... En pleine Lozère!.... Un trou, quoi!.....

— Un trou tant que tu voudras, mon cher, mais un trou cù je me trouve for à l'aise et où je suis heureux de rester..... Et

toi, que fais-tu?

Moi, je suis à Montpellier, comme substitut du procureur de la République, ni plus ni moins. Et c'est bien pour te voir, uniquement pour te voir, que je me suis arrêté dans ton trou de Grenolhac!..... Tiens, donne-moi une cigarette.

Et, tout en tendant la main, Ernest mit le pied en avant si malencontreusement qu'il écrasa la queue de mon chat.

Un miaulement douloureux nous révéla l'accident.

Ernest, surpris, sursauta; et, tout en riant de sa maladresse:

riant de sa maisdresse:

— Que diable! dit-il en grommelant, je
ne te reconnais plus! Toi qui croyais que
l'evistence était impossible silleurs qu'à

l'existence était impossible ailleurs qu'à Paris, tu le quittes brusquement pour venir t'enterrer dans la Lozère, et, au surplus, tu as chez toi, dans ton propre cabinet, sur la table, un vrai matou de sorcière!

Je ris de bon cœur de la sortie de mon ami et de l'attitude du minet qui s'était réfugié sur mon bureau et dont le pelage, absolument noir, tranchait sur les papiers dispersés.

D'un geste, j'invitai Ernest à s'asscoir, et nous allumâmes un de ces produits de la régie que d'aucuns s'obstinent à appeler

des cigares.

— Mon cher, dis je à mon ami, tu n'as pas l'air de te douter que ce chat est moins provincial que tu ne supposes! Il est Parisien, non Parisien des faubourgs, mais de la rue Caumartin. Et, de plus, minet a l'honnet d'être mon premier client.

Un éclat de rire me coupa la parole en voyant Ernest interloqué, silencieux, l'œil errant de moi à minet et de minet à moi, dans une expression interrogative qui pouvait se traduire ainsi:

- Comprends pas!

— Mon cher, c'ast toute une histoire, disje, et puisque nous devons narrer nos aventures depuis notre séparation, je vais me hâter de te faire mon récit. Ernest eut un geste d'assentiment, et, après s'être croisé les jambes, il se renversa dans son fauteuil en homme disposé à entendre les choses les plus saugrenues.

— Tu te souviens, dis-je, qu'à peine investi du titre de docteur, je résolus d'exercer la médecine à Paris, le seul endroit du monde où je supposais pouvoir acquérir la gloire et la fortune qui, à vingt-cinq ans, sont synonymes du mot bonheur?

— Je m'en souviens d'antant mieux que je crois t'avoir, au moment de partir pour Vesoul, pressé de venir m'y rejoindre, certain que tu te serais fait une rapide réputa-

tion dans cette ville.

— Et je refussi, entiché que j'étais de la capitale et confiant dans les succès qui m'y attendaient. C'est en vue de ces succès que je louai, rue Caumartin, au second étage, un appartement fraîchement décoré qui, bien que trop cher, m'ellait comme un gant.

Mon cabinet était surtout remarquable : grande pièce bien ajourée, tapisserie sévère, aspect sérieux. Je le meublai, non avec faste,

mais avec confort.

C'était mon futur champ de bataille, et j'en soignais tous les détails avec une science que je ne me connaissais pas. J'assistai à toutes les réparations, je choisis mûrement la place de chaque meuble, et mon installation me parut définitive quand je pus faire fixer sur ma porte d'entrée une plaque de cuivre portant cette inscription que je caressais du regard en sortant et en rentrant:

Docteur médrcin De 1 heure à 4 heures.

Mais, hélas! mon ami, mes illusions furent vite dissipées!..... J'avais beau m'installer superbement sur un fauteuil Louis XIII, les visiteurs ne venaisnt pas! Je finis par sortir tous les jours à heures fixes pour laisser supposer à ma concierge — à Paris, tu le sais, ce sont souvent les concierges qui font les réputations — que j'avais une clientèle au dehors, car, à chacune de mes rentrées, la bonne femme ne manquait pas de me dire:

— Personne n'est venu pour Mon-

Et je ne saurais te dire ce qu'avait d'énervant, d'horripilant, cette phrase stéréotypée sur les lèvres du cerbère en jupons.

Cette vie monotone de désœuvré malgré moi dura environ un an, pendant le quel j'écornai consciencieusement le modeste capital que mon tuteur m'avait transmis comme héritage paternel,

Un jour, mon cher, je respirai. J'avais acquis l'habitude depuis quelque temps de passer devant la loge de la concierge assez prestement pour éviter la phrase tradition-nelle qui écorchait à la fois mes oreilles et mon amour-propre!

Ce jour-là, grâce à ma savante manœuvre, j'avais déjà mis le pied sur la première marche de l'escalier, quand j'entendis ouvrir vivement la porte vitrée de la loge et mon nom prononcé d'une voix haletante:

— Monsieur Bérard, venez!..... venez

Je me retournai transfiguré, rayonnant de bonheur, bombant la poitrine, tendant le jarret avec la conscience que j'allais enfin exercer mon importante mission et prononcer un arrêt de vie et de mort!

Je devais être absolument ridicule; mais la concierge, très émue, ne remarqua rien.

Monsieur Berard, venez vite, répéta-telle angoissée!
Qu'y a-t-il, Madame Durand? dis-je